



Rendez-vous Chine - 20 mars 2018

L'appréhension des espaces du quotidien à Shanghai

Intervenants :

Marine Cabos, historienne de l'art et chercheuse associée à la SOAS University of London, jeune chercheuse au Centre d'études sur la Chine moderne et contemporaine (EHESS)

Jérémy Cheval, architecte HMONP et PhD en architecture

Liz Hingley, anthropologue et photographe, chercheuse associée à l'University College London

Modération : **Françoise Ged**, responsable de l'Observatoire de l'architecture de la Chine contemporaine, Cité de l'architecture & du patrimoine

Les Rendez-vous Chine sont organisés en partenariat avec le CNRS, l'UMR Chine, Corée, Japon et l'EHESS

Françoise Ged

Dans ce Rendez-vous consacré à Shanghai, nous abordons la ville à travers le regard des photographes, des artistes, dans ses espaces intimes et sensibles.

Qu'est-ce qui a amené chacun de vous à travailler sur Shanghai ?

Marine Cabos : Premièrement, un grand intérêt pour la culture chinoise, parallèlement à des recherches sur l'histoire de l'art et la photographie. Shanghai s'est révélé un choix évident. Il s'agit d'un haut lieu de la photographie qui accueille un grand nombre de studios d'artistes et d'institutions spécialisées, comme le SCÔP (Shanghai Center of Photography), fondé en 2015. Ce qui m'attirait le plus c'était l'aspect multiculturel de cette ville. J'y ai travaillé pendant une année et fais régulièrement des allers-retours depuis dix ans.

Liz Hingley : Je suis arrivée à Shanghai en 2013 et j'y suis restée pendant trois ans. Ce qui attiré mon attention était l'énorme développement de ces dernières années. Je voulais utiliser la photographie comme outil de recherche, pour explorer les lieux et les pratiques de spiritualité dans cette ville, les rituels contemporains ainsi que la façon dont les habitants aménagent les espaces publics.

Jérémy Cheval : Fin 2005, je suis allé voir un ami qui habitait à Shanghai. J'ai beaucoup aimé la ville et j'ai été embauché comme architecte urbaniste. Je me suis intéressé aux *lilong*¹, des entités urbaines spécifiques de Shanghai. J'y ai consacré ma thèse, en travaillant sur les transformations sociales et spatiales dans un de ces *lilong*.

Françoise Ged : Dans quelle mesure la photographie devient un support de compréhension de la ville ?

Jérémy Cheval : La photographie est une manière d'enregistrer ce qui se passe dans l'environnement, par exemple pour repérer les transitions. C'est une façon de se rapprocher des habitants, de leur demander ce qu'ils pensent des changements du quartier. La vitesse des transformations, des démolitions, est frappante.

Françoise Ged : Quel regard les artistes portent-ils sur ces changements ?

Marine Cabos : Il semblerait que les photographes chinois ou étrangers basés à Shanghai ont une perception des changements urbains différente de la population. Ils ont une sorte d'anxiété envers ces changements. Par exemple, le photographe shanghaien Yang Yongliang n'a eu de cesse que de dépeindre un Shanghai imaginaire dystopique rempli de ruines urbaines. En revanche, une certaine partie des habitants voit cela comme une occasion d'obtenir, par exemple, une habitation décente.

Françoise Ged : Dans une ville comme Shanghai, métropole emblématique de la société de consommation chinoise, comment arrive-t-on à aborder le thème du sacré ?

Liz Hingley : Je suis arrivée à Shanghai avec cette question : quels sont les lieux du sacré à Shanghai ? Je voulais essayer de tracer un plan de la spiritualité dans cette ville. Je me suis penchée sur les expériences des individus pour regarder l'ensemble. Je trouvais im-

¹ les lilongs (里弄), quartiers fermés typiques de Shanghai, se composent de ruelles étroites contenant des maisons mitoyennes appelées « shikumen » (石库门)

portants les rituels quotidiens, y compris dans les espaces privés. Shanghai est une ville de contrastes, de spontanéité, elle est influencée par des personnes provenant de différentes régions chinoises mais aussi de l'étranger. Il existe plusieurs niveaux d'interprétation de l'espace sacré. J'ai donc décidé de travailler sur quatre aspects : 1) les influences extérieures 2) les différentes couches qui forment la ville 3) le mouvement de construction continue de la ville de Shanghai 4) les pratiques spirituelles n'appartenant pas à des religions officielles.

Françoise Ged : Quelle a été la réaction des habitants vis à vis de votre travail ?

Liz Hingley : Ils étaient très étonnés et intéressés. Pendant mon séjour, j'ai présenté quelques expositions, il était important de partager mon travail.

Françoise Ged : Liz et JérémY, en travaillant côte à côte lors de votre séjour, avez-vous partagé vos visions sur les espaces de la ville ?

JérémY Cheval : Effectivement, nous étions les deux seuls chercheurs dans le bureau des étrangers de l'Académie des Sciences Sociales. Chacun vivait quotidiennement des situations différentes sur le terrain, et travailler dans le même lieu était une occasion de se raconter réciproquement les expériences vécues.

Liz Hingley : C'était très inspirant de voir la façon dont chacun capturait le quotidien des habitants. Nos terrains étaient des lieux en mouvement constant, liés à la créativité de personnes qui y vivaient. Nous confrontions la manière que chacun de nous avait de voir ces lieux, cela a été très enrichissant.

Françoise Ged : Marine, qu'est-ce que vous avez appris des photographes qui sont basés à Shanghai ? Quelles images renvoient-ils ?

Marine Cabos : Shanghai a un aspect dynamique et multiculturel, extrêmement vivant, avec un aspect commercial très présent. Être un photographe là-bas force à avoir des projets variés, de la photographie de commande aux courants artistiques engagés. En tant que ville cosmopolite, Shanghai a toujours été un lieu propice aux photographes, depuis l'avènement des premiers studios de photographie en Chine dans la deuxième moitié du XIXe siècle. Qu'ils soient professionnels ou amateurs, les photographes transmettent leur vision personnelle de la ville, capturent des scènes de rue, ou documentent un thème spécifique comme par exemple celui de Liz. Le panorama est très large.

Françoise Ged : Il y a une humanité qui se dégage des photos. JérémY, Quelle humanité avez-vous vue sur terrain notamment à Siwenli autour du « Rendez-vous des lucioles » ?

JérémY Cheval : Mon travail a des points communs avec le thème traité par Liz : comment les gens changent-ils leur espace, comment l'espace commun est-il géré par la communauté ? L'aspect humain est très important, car les gens s'approprient un espace partagé. J'ai donc choisi de mener mon étude à travers le regard des habitants, depuis leur point de vue. Les *lilong* se sont développés à partir de la Révolte des Taiping (milieu du XIXe siècle) jusqu'à l'occupation japonaise, un siècle plus tard. Il s'agit d'une entité urbaine qui comprend des habitations desservies par des allées. Le *lilong* de Siwenli est l'un des plus grands de Shanghai. Il comptait 7000 habitants enregistrés dans 700 logements de 15 mètres carrés. À cause des relocalisations, la majorité des logements avait été vidée. Pour faire revivre le lieu, nous avons organisé en 2014 un événement appelé « Rendez-vous des

lucioles », deux heures pendant lesquelles 68 artistes s'approprièrent l'espace pour faire parler les lieux : danseurs, écrivains, acteurs, etc. Trois cent personnes y ont assisté. C'était un événement informel et illégal, mais toléré par les autorités locales. L'année d'après, en 2015, à l'occasion du Shanghai Urban Space Art Season (上海空间艺术季 *Shanghai kongjian yishuji*), j'ai organisé une exposition dans les espaces du *lilong* vide, cette fois de manière officielle. L'organisation a été plus complexe : c'est surtout grâce à l'action des habitants qu'il a été possible de mettre en relation les différentes organisations et bureaux, et aider les artistes à gérer certaines interdictions.

Françoise Ged : Liz, vous qui avez participé au « Rendez-vous des Lucioles », comment avez-vous vécu cette expérience ?

Liz Hingley : Tous les artistes qui ont participé au « Rendez-vous des Lucioles » ont joué un rôle personnel et ont mis leur âme dans le travail. En tant qu'étrangers, jusqu'où pouvions-nous aller dans la relation avec les habitants ? Jérémie a su établir une relation de confiance, et nous suggérer comment faire. Il y avait beaucoup de nationalités, et ce qui s'est produit pendant l'événement a été très intéressant. Dans le *lilong*, l'espace était partagé entre le public et le privé : tout ce qui était mis à l'intérieur du *lilong* devenait le *lilong*. En tant qu'artiste intervenant, j'ai ressenti la communauté, l'être ensemble, le partage d'espace. Ce n'était pas comme l'espace stérile d'une galerie, mais une force collective est née au cours de cette nuit, et tous ceux qui ont participé ont ressenti cette résonance. Le lien entre mon travail et celui de Jérémie était clair : il s'agissait de capturer ce qui était important pour ces personnes. Mon but était de pénétrer, avec mon appareil photo, à l'intérieur des espaces des rituels urbains, non pas de dessiner ou de prendre des notes pour m'en souvenir.

Françoise Ged : Jérémie, vous avez donné la possibilité à une famille de parler de son histoire. Est-ce que votre travail a joué le rôle de révélateur d'une couche sociale qui voudrait paraître, et qui auparavant ne faisait pas partie de l'histoire de Shanghai ?

Jérémie Cheval : Nous avons eu la possibilité de rentrer dans une intimité culturelle et de faire émerger des histoires locales. Par exemple, un jour un habitant m'a ouvert les archives de sa maison et a exposé l'histoire de sa famille et de toutes les personnes qui avaient vécu dans son *lilong*. Après la publication du livre², les habitants ont commencé à vouloir me parler, me raconter leur histoire avant sans même que je le leur demande. Partager n'était plus un problème, c'était désormais permis. J'échangeais de façon très régulière, entre autre par WeChat, avec les habitants. Il est arrivé qu'ils me demandent de l'aide pour éviter des évictions du *lilong*.

Françoise Ged : Vous avez fait le choix de vivre dans les quartiers chinois, proches des modes de vie des habitants. Qu'est-ce que vous a apporté cette proximité avec la population locale ?

Marine Cabos : Personnellement, je n'ai pas habité dans un *lilong*. J'ai grandi à la campagne et je souhaitais faire l'expérience d'habiter dans un quartier de tour typique de l'urbanisme chinois. J'ai habité un quartier au nord appelé Zhongyuan Liangwan Cheng, que le photographe Sze Tsung Leong avait photographié en 2005 lors de sa seconde phase de construction. J'étais une des rares étrangères et habitais au 32ème étage. En tant qu'étrangère

parlant chinois, je les intriguais. Ils m'ont ouvert leur porte : même dans ces grandes tours on observe un usage partagé et ouvert des espaces communs, même avec les étrangers.

Françoise Ged : Dans les photographies de Liz il y a des images étonnantes de rituels dans des espaces parfois intimes. Est-ce qu'on a couramment accès à tout cela quand on n'est pas photographe anthropologue ?

Marine Cabos : Je pense que cela a été un privilège de Liz en effet. Pour donner un exemple, à l'époque je travaillais dans un musée local, et à côté il y avait une église protestante où chacun était libre de rentrer, même par curiosité. Mis à part cela, je n'ai pas eu la chance de voir des rituels sacrés, et c'est grâce au travail de Liz que l'on peut avoir une idée de cette richesse spirituelle. Elle a utilisé la photographie comme langage (car elle ne parlait pas mandarin), et a su instaurer une intimité avec la spiritualité locale.

Françoise Ged : Liz, comment instaurez-vous cette confiance avec les gens ?

Liz Hingley : L'appareil photo a toujours été un moyen d'échange. Les gens sont fiers de leur spiritualité et ils sont plutôt ouverts. Il y a une recrudescence du christianisme parmi les jeunes, une sorte d'excitation d'avoir accès à la foi et ils sont contents de le partager. La découverte des religions permet un renouvellement, l'excitation de quelque chose de nouveau. L'église est un lieu où les gens peuvent se rassembler, partager, dans tous les aspects de la vie. Les modes de vie ont radicalement changé ces dernières années, mettant au centre le téléphone, avec la possibilité non seulement de discuter dans des groupes sur WeChat, mais aussi d'effectuer des transactions financières, jusqu'à acheter ses œufs et ses légumes au distributeur automatique. Aujourd'hui, l'habitude d'aller acheter les légumes directement chez le revendeur est revenue. Dans une ville riche où les habitants se demandent comment passer leur temps libre, on commence peut-être à réfléchir à la vie, à la nature ? Il y a une redécouverte des rituels et du partage ; il est possible de voir comment les traditions perdurent alors que les modes passent.

Françoise Ged : Liz, Pouvez-vous nous raconter de la cérémonie des poissons et comment vous en avez eu connaissance ?

Liz Hingley : Personne ne m'avait parlé avant que j'arrive à Shanghai de cette pratique bouddhique traditionnelle, très relayée sur les réseaux sociaux, de libérer les animaux captifs, poissons ou oiseaux. J'y ai assisté sur le Bund. C'est un rituel partagé qui rassemble les gens, une façon pour les Shanghaïens de s'approprier l'espace public. Je ne sais pas si cette tradition a perduré.

Sur la petite île de Putuoshan, au large de Shanghai, une activité originale s'est développée : Il est possible d'envoyer un message à un moine et le moine libère des poissons à notre place.

Françoise Ged : Il existe une diversité d'usage des espaces au quotidien. La culture est très diversifiée, car la population vient d'autres provinces. C'est une caractéristique de cette ville. Comment définiriez-vous cette identité shanghaienne, alors qu'une grande partie de la population vient d'ailleurs ?

Jérémy Cheval : Shanghai est une ville multiculturelle et hybride. À l'intérieur des *lilong* on trouve une mixité sociale complexe, Il n'y pas une gentrification unique.

Marine Cabos : L'hybridité se ressent à Shanghai de façon évidente. La société est faite de petites communautés où tout le monde se connaît, rassemblant des gens qui viennent de Chine ou d'ailleurs et leur permettant de dialoguer.

Liz Hingley : Toute personne se rendant à Shanghai est mise au défi. C'est une ville qui absorbe, et on s'y adapte. On peut noter un renouvellement permanent en restant ce qu'elle a toujours été. Les habitants de Shanghai ont beaucoup d'attente concernant la ville. Par exemple, c'est une ville où la femme a une place importante. La mode est prégnante et en tant qu'artiste cela a affecté mon travail. Shanghai possède un élément de fusion : les gens viennent pour y faire quelque chose. Il s'agit d'une ville jeune mais de tradition commerciale.

Question du public :

Qu'est-ce que c'est qu'être urbaniste à Shanghai ? Quel est le rapport des Shanghaiens à la ville ?

Françoise Ged : Je suis arrivée en Chine en 1985 et le rêve de l'urbaniste était de reconstruire entièrement la ville, car il y avait trop de pollution et de promiscuité. Puis il y a eu la phase de l'accès à la propriété, l'accès au confort. Le logement était devenu un ascenseur social. L'identité de Shanghai est pour moi la capacité d'hybridité qu'elle développe dans le temps.

Est-ce que le fait d'être étrangère vous a ouvert des portes ? Vos travaux ont-ils été interprétés différemment par le gouvernement et les habitants ? Envisagez-vous de faire ce genre de travail en France ou à Londres ?

Liz Hingley : C'était une expérience intéressante en tant qu'étrangère. J'avais déjà travaillé sur les espaces du sacré en Angleterre, et la réaction des communautés n'était pas la même. Le fait d'être étrangère rendait mon travail plus normal, plus acceptable aux yeux des Chinois. J'étais vue comme quelqu'un d'étrange mais qui ne pouvait pas leur faire du mal. Être photographe m'a aidé dans une certaine mesure à avoir des discussions avec les locaux.

Jérémy Cheval : En tant qu'étranger, j'ai pu accéder à certaines maisons, j'ai été très bien accueilli même avec les étudiants chinois que j'encadrais.

Liz Hingley : Shanghai est une ville très dynamique, en plein développement. Notre travail consiste à nuancer l'idée que l'on se fait superficiellement d'une ville uniquement tournée vers l'argent.

Compte-rendu établi par Valentina Bruccoleri